Art & Culture

Gratuit

MEHART 6

FEMME FATALE

Editions des Flammes Noires • Flibustier • Jérôme Loubry
Helge C. Balzer • Olivier Norek • RS designer • Skull Strings

BD - ARTBOOKS - COMICS - MANGAS - FIGURINES

LIBRAIRIE

ATOMIK Strip

BD

085/31.35.01

Rue du Commerce, 32 ANDENNE

www.atomik-strip.be atomik-strip@skynet.be

Du mardi au samedi de10h30 à 18h

FUCK YOU
FEMKE FATALE
© Rick McPie

Ink - Aachen
11:00 - 20:00 Uhr
reitag 11:00 - 19:00 Uhr
11:00 - 16:00 Uhr
0241 - 91 9999 38
01590 - 44 000 29
wayofinkac@gmail.com
k: Way of Ink Aachen
e nach Vereinbarung
Studio
Way of Ink
TATTOO

© Rick McPie

Personnalité unique et icône du "tattoo model", Femke Fatale représente notre plat pays partout en Europe. Nous avons profité de ce lockdown pour discuter avec la très sympathique artiste de ses multiples facettes et projets.

Par Oli

Quel genre de fille étais-tu pendant ton enfance et adolescence et comment en es-tu arrivée à devenir un "tattoo model" ? J'étais ce qu'on appelle une Nerd, une personne à part. Je détestais à ce moment-là tout ce qui se rapportait à l'univers de la photo. Mais une amie m'a convaincue de faire un shooting photo et le résultat a plu à beaucoup de monde. Du coup, j'ai eu des demandes et je me suis lancée malgré moi dans le photoshooting.

Tu es surtout connue dans le milieu du tatouage, ce qui parait logique au vu de ton corps entièrement recouvert. Quel a été l'élément déclencheur et quel a été ton premier tatouage ? Mon premier tatouage a été fait lors de mes dix-huit ans pour mon anniversaire. C'était un tribal dans le bas du dos. J'ai adoré cela et j'ai continué avec cette envie de porter l'art des différents artistes que j'aime sur mon corps. Maintenant, mon corps est rempli et parfois je suis triste de cela, car j'adorerais recommencer, tous les styles évoluant constamment. Mais je ne regrette aucun tatouage que j'ai sur mon corps. Ce sont des étapes de ma vie, des clins d'œil, des références… J'aimerais juste avoir plus de peau pour pouvoir continuer. *(Rires)*

Tant que nous sommes dans le milieu du tattoo, l'une des cordes de ton arc, c'est la présentation et la représentation sur les conventions de tattoos. Comment en es-tu arrivée à percer dans ce domaine ? C'est Kim, l'organisateur de la Brussels Tattoo Convention qui m'a donné ma chance lors de la première année de la convention. Il a aimé et j'ai pu continuer sur plusieurs éditions à Bruxelles et ensuite sur ses autres salons à Genk et Waregem. Plus tard, d'autres organisateurs sont venus me proposer des contrats et me voilà à présenter des salons un peu partout. Je suis également performeuse dans différents spectacles. Mon préféré reste le duel que je fais avec Charlie Atlas pour notre spectacle de couteau. C'est dangereux, il y a de l'adrénaline, mais nous avons totalement confiance l'un envers l'autre. J'adore ça. Je fais également du spectacle de feu et de la single performance. Mais c'est très rare, car beaucoup de monde fait ce genre de show et le secteur est bouché. Les souveraines du style restent les Fuel Girls et Pyrohex avec Shelly D'Inferno et toute sa bande.

Tu es également active autour du tattoo et de la musique grâce à ton job chez Monster Energy, marque de boisson énergétique ô combien représentée dans ces milieux ! Oui effectivement, Monster Energy était à l'époque très branchée sport extrême et musique metal. C'est mon meilleur ami qui m'a dit un jour que la marque cherchait quelqu'un pour travailler et représenter le Monster. J'ai juste envoyé mon CV et le tour était joué. J'aime beaucoup mon boulot, car il me permet de rencontrer beaucoup de monde, je sillonne la Belgique et Luxembourg dans des festivals, des conventions, des rassemblements, et parfois simplement dans des villes pour faire découvrir les nouveaux goûts et produits. Il y a un esprit rock'n'roll chez Monster Energy que j'ai toujours aimé et qui reste, bien que la marque devienne connue et plus fédératrice.

En parlant de musique, il t'arrive de pousser la chansonnette à l'occasion en concert à ce que j'ai pu voir ? En fait, j'avais été engagée pour un clip du groupe Psychopunch. Le courant était super bien passé et ils se sont dit pourquoi ne pas m'intégrer en guest sur certains shows au chant… Cela m'a permis de m'amuser comme une folle et de monter sur les scènes de gros festivals. C'était génial.

Quelle est la rencontre la plus mythique que tu aies faite à ce jour ? Il n'y a pas photo. Alors que j'étais en voyage aux États-Unis avec une amie, nous sommes passées au Rainbow Bar afin d'essayer de rencontrer Lemmy (Motörhead). Après plusieurs heures, nous avons jeté l'éponge et quand nous sommes sorties du bar, il est arrivé devant nous. Nous avons discuté, bu quelques verres, et lorsque nous lui avons dit que nous avions faim, il nous a conduits dans un pizza shop. Ce moment demeure pour moi le plus grand moment de ma vie jusqu'à présent.

Pour terminer cette interview, pourrais-tu répondre à ces différentes questions insolites ? Si tu étais…

- Un style de musique : le rock, il ne peut en être autrement.
- Un artiste : Machine Gun Kelly, car il ose et j'adore ça.
- Une voiture : Nissan Micra, ma voiture. Elle est comme moi… petite et rapide (rires).
- Un alcool : le mojito… Un cocktail explosif, à mon image
- Un animal : un mâle, car ce sont les plus beaux. Le lion !

© D.R.

© D.R.

© D.R.

© Rick McPie

F CK EVERYTHING & BECOME A PIRATE

FLIBUSTIER
PARIS
BIJOUX ET ACCESOIRES

Alors que rien ne prédestinait Greg Annoni au domaine de la bijouterie, l'idée et l'envie de créer ses propres bijoux étaient devenues obsédantes. Il commença alors à réaliser des créations dans le style bohème, avec la volonté que ces premières pièces utilisent des matériaux nobles et soient faciles à porter… Avec l'aide de deux amis, avec lesquels il s'associe, il fonde Flibustier Paris en 2013.

"S'inspirer des trésors du monde", voici la philosophie de la marque. L'idée est alors, de faire comme les pirates, et de parcourir le monde à la recherche de pierres fines, de savoir-faire et d'artisanats pour créer des colliers, bagues, bracelets qui intègrent les différents styles et les cultures qu'ils ont observés au cours de leurs nombreuses trajectoires.

Chacun de leurs accessoires de mode est dessiné, modélisé et assemblé dans leur atelier situé à l'Est de Paris. Une réalisation française et locale, qui vous permet de personnaliser vos bijoux avec de l'argent et des pierres provenant de Bali au désert d'Atacama, de Jaipur à Eliat; pour qu'ils s'adaptent à vous et vos envies…

Par Justine

Est-ce que tu peux commencer par présenter la marque et expliquer le rôle que tu joues au sein de la marque Flibustier. Je suis Greg et je suis le créateur de Flibustier Paris, une marque de bijoux premiums faits en France et naviguant autour de l'iconographie pirate. Je suis directeur artistique donc je m'occupe principalement des designs, de l'identité visuelle et du marketing de la marque.

Cela fait maintenant presque dix ans que la marque Flibustier a été créée, alors que rien ne te prédestinait à la bijouterie. De ce fait, d'où t'est venue l'idée de monter une entreprise dans ce domaine ? C'est un peu un hasard sans en être un. J'ai rapidement voulu faire quelque chose de créatif mais sans trop savoir quoi. Le hasard vient d'une série de festivals en 2011. À l'époque, je fabriquais mes bijoux et avec un ami, on est parti faire la tournée des festivals en été. J'avais les bijoux avec moi et je lui en prêtais. Il a été impressionné par le nombre de retours des festivaliers qui lui demandaient où il avait trouvé cela. En

rentrant en septembre, on s'est dit qu'on tenait peut-être une idée. Deux mois plus tard Flibustier Paris était officiellement lancé.

Comment as-tu choisi le nom de la marque : celui-ci est-il directement en lien avec la définition du mot "flibustier" ? Autrement dit, le nom de la marque s'inspire-il de tes nombreux voyages et donc, de ton côté aventurier et de ta volonté de vouloir voir l'ensemble des richesses du monde, comme ces pirates du XVIIème et XVIIIème siècle ? Cela fait très longtemps que ce mot, flibustier, m'a inspiré. Je m'en suis servi pour lancer une marque de T-shirts à la base. C'était un mot que j'avais pris d'un livre des frères Poivre d'Arvor "Chasseur de trésors et autres flibustiers". J'ai toujours eu un faible pour cette époque où on était vraiment libre de devenir ce que l'on veut pour autant qu'on arrivait à traverser les océans… On pouvait encore devenir un découvreur et voir pour la première fois des choses qui n'avaient encore jamais été vues ou documentées. Et il faut avouer que le mot "flibustier" sonne vraiment bien !

Certains de vos bijoux s'inspirent d'outils ou de personnages importants de la piraterie, et je pense notamment à votre bague "La Rose de Bonny", qui met à l'honneur l'une des plus célèbres femmes pirates, Anne Bonny : on peut donc se poser la question de savoir, si tu es un passionné de cette période historique ? Il y en a des plus passionnés que moi et il y en a des plus calés que moi historiquement, mais j'aime vraiment cette époque. J'entretiens cette romance en acquérant des livres ou objets sur l'époque. On vient par ailleurs d'acquérir une encyclopédie du 17ème d'Alexandre-Olivier Oexmelin sur les flibustiers.

Chacun de vos bijoux est dessiné, modélisé et assemblé en France, et plus exactement dans votre atelier à l'est de Paris : est-ce que "le Made in France" est un gage de qualité, mais surtout une priorité, qui vous tient particulièrement à cœur ? C'est un choix avant tout. Dès le début nous avons fait le pari (pas si) difficile du Made in France car nous voulions localiser le plus possible notre activité. Nous ne pouvons pas continuer dans cette mondialisation dérégulée à aller chercher les esclaves du travail là où ils sont. Il faut localiser et être prêt à faire moins de marge mais avec plus de sens. L'idée était pour nous, comme dans un bateau pirate à l'époque, de rééquilibrer les forces et de partager le butin.

Avec son slogan "F*ck everything and become a pirate", vous proposez des créations variées de bracelets, de bagues, de boucles d'oreilles, de colliers au style unique et rock ; et notamment avec votre nouvelle collection "Rock the Plank" qui propose des pendentifs en forme de médiators en argent 925 : une collection assez différente de ce que vous avez l'habitude de faire ; est-ce que tu peux nous en dire un peu plus ? Je ne sais pas si c'est si différent de ce qu'on fait d'habitude. Disons que nous avons de nombreux liens avec le milieu de la musique : de nombreux musiciens portent nos créations (Kirk Hammett, Joey Starr, les membres de Shaka Ponk, Dagoba, Betraying the Martyr pour n'en citer que quelques-uns), et nous avons aussi notre partenariat

avec le Hellfest. Bref, autant de liens qui nous amenés à cette collection.

Vous êtes partenaires du Hellfest depuis plusieurs années, et vous avez réalisé quelques bijoux exclusifs pour le festival, dont une chevalière pour leurs 15 ans : avez-vous de futurs projets avec le festival de musiques extrêmes ? Avec ce qu'il s'est passé cette année, les 15 ans du festival ont été reportés, du coup notre chevalière commémorative aussi. Elle sera donc disponible pour la prochaine édition. Mais en attendant on va sortir quelques nouveautés pour faire patienter d'ici là. Je ne peux pas en dire plus mais il y aura une mini collection capsule.

La marque s'associe aussi pour de bonnes causes, et notamment avec l'association de protection marine Sea Shepherd en août dernier, pour réaliser un bijou dont une partie des bénéfices sera reversée à l'organisation : le fait de protéger la biodiversité des océans, est-il un combat important pour la marque ? Dans l'époque que l'on vit, il y a tellement de combats à mener et la protection de la biodiversité en est un, mais cela ne devrait pas être important que pour nous. On réfléchit depuis longtemps aux associations que l'on veut soutenir avec Flibustier et on aide d'ailleurs d'autres associations mais c'est la première fois qu'on affiche un partenariat public.

Il vous arrive de réaliser des bijoux customs pour certains artistes que vous accueillez à la boutique, comme récemment Joey Starr ou Kirk Hammett : est-ce que vous pouvez raconter votre meilleure rencontre surprise ? C'est un des avantages que l'on a avec notre métier ! On rencontre du monde, on a des clients géniaux et aussi des célébrités et artistes ! A chaque fois on a des surprises (bonnes ou mauvaises) mais la plus incroyable est certainement celle avec Kirk Hammett qui depuis revient nous voir chaque fois qu'il est sur Paris et qui nous a invité à son dernier concert au stade de France en loge "famille et amis", un super souvenir.

Photos : D.R. / Equipe: Jean Marie Marion

Jérôme Loubry

Depuis "Les Chiens de Détroit", sorti en 2017, Jérôme Loubry offre tous les ans un roman policier de haute tenue. Ses intrigues subtiles naissent dans des paysages riches, au cœur d'ambiances mystérieuses. Récompensé du prix Cognac 2019 pour le brillant "Les refuges", cet auteur appartient à la caste des grands.

Par Chris Grès

Donnez-nous envie de lire votre dernier livre, "De soleil et de sang" ! Ce thriller se déroule en partie à Haïti, sur fond de faits réels. Des meurtres rituels vaudou sont découverts par l'inspecteur Simon Bélage tandis que la pauvreté et la corruption gangrènent le pays. L'inspecteur va devoir se battre contre les croyances et son propre passé pour découvrir l'assassin.

"Les chiens de Détroit" se passait à… Détroit, "De soleil et de sang" à Haïti. D'où vous vient cette envie de sortir de France ? En fait, un livre sur deux se déroule à l'étranger. L'envie de dépaysement, de prise de risque ainsi que le souhait de proposer aux lecteurs des ambiances diverses en sont les principales raisons.

Vous rendez-vous sur place pour vous documenter ? Je me suis rendu à Haïti il y a une douzaine d'années. C'était deux ans avant le terrible séisme de 2010. Bien sûr, les recherches sont également importantes, notamment sur l'histoire et les traditions du pays.

L'enfance a une grande place dans vos trois premiers ouvrages. Pourquoi ? Simplement parce que j'ai adoré être enfant. Je lisais déjà beaucoup, principalement du fantastique, et mon imagination s'évadait souvent en transformant mon horizon en lieux effrayants, mais tellement attirants à cet âge.

Pourquoi faites-vous souvent référence à des comptines, des poèmes ("Le roi des aulnes") ? Je suis né dans le Berry, région célèbre pour la sorcellerie et les légendes. J'incorpore un peu de cette région natale en choisissant des thèmes et des outils qui renvoient à ces légendes que j'ai connues plus jeune.

Vos quatre romans policiers sont indépendants. N'êtes-vous pas tenté, comme nombre de vos collègues, d'avoir recours à une équipe d'enquêteurs récurrente ? Pas pour l'instant. Je préfère changer d'ambiance, d'atmosphère… C'est une prise de risque à chaque fois, mais je ne souhaite pas m'attacher tout de suite à un personnage et m'enfermer dans sa routine.

Vous accordez une grande part aux atmosphères, souvent brumeuses, aux décors, qui ressemblent parfois même à un personnage. Pourquoi ces éléments sont-ils si importants ? J'ai toujours pensé que l'endroit où l'on naissait, où l'on grandissait, participait à notre construction. Il ancre en nous des repères, des sensations, des souvenirs qui ne nous quitteront jamais. La ville où j'ai grandi, je la considère comme une personne qui, d'une certaine manière, a veillé sur moi durant toute mon enfance. Ces terres de naissance influent sur nous, malgré nous, que ce soit une ville ou un village, un quartier défavorisé ou une riche banlieue, elle nous donne un peu de son caractère. C'est ce que j'essaye de mettre en avant quand je dépeins Détroit ou Haïti, les traditions, les habitudes, l'atmosphère de ces endroits se retrouvent dans les questionnements et la psychologie de mes personnages.

Je trouve que la qualité de vos romans va crescendo pour atteindre un sommet avec "Les refuges" - je n'ai pas encore lu votre dernier ouvrage. Êtes-vous d'accord ? J'espère, cela signifie que je progresse ! Mais je suis le moins bien placé pour juger mon travail et comme je ne relis pas mes livres, je vous laisse juge de ce progrès !

Avez-vous des modèles dans le genre policier/thriller ? En fait, je ne lis pas trop de polars ou de thrillers. Mais si je devais citer un auteur que j'affectionne particulièrement, ce serait James Ellroy.

Avez-vous besoin de conditions particulières pour écrire ? Pas spécialement. Je peux écrire dans le brouhaha d'un café ou dans le silence, chez moi.

Quelle est votre méthode de travail ? Il n'y en a pas vraiment. J'écris quand j'en ressens le besoin, la nécessité. J'imagine tout d'abord mon roman comme un film, sans prendre de notes. Quand je commence à écrire, je me laisse emporter par l'écriture, chapitre par chapitre, comme un lecteur découvre un roman. Lorsque j'ai terminé un chapitre, je me pose en réfléchissant à ce qui pourrait arriver d'assez prenant dans le prochain.

Quels sont vos projets ? En novembre je commencerai l'écriture du prochain livre, que j'ai déjà en tête. Je travaille également avec un scénariste sur le scénario du douzième chapitre qui va être adapté en série. Et bien sûr, je vais passer pas mal de temps à parcourir les nombreux salons où j'ai la chance d'être invité.

Photo : Bruno Lévy

Helge C.
Balzer

Les illustrations d'Helger C. Blazer mettent en scène l'horrifique et le lugubre. Sous son pinceau digital apparaissent la progéniture immonde de Cthulhu, les monstres les plus repoussants du Mordor et autres sinistres créatures. Rencontre avec l'artiste.

Par Sach

Peux-tu présenter ton art et ton parcours artistique ? Je m'appelle Helge C. Balzer. Je travaille depuis longtemps comme illustrateur de Dark Fantasy & Fiction et comme artiste conceptuel pour l'industrie du divertissement. J'ai étudié l'animation 3D, les effets visuels et l'art conceptuel à l'école de cinéma de Babelsberg (Allemagne). Avant de me lancer comme artiste, j'ai bossé comme animateur et modeleur 3D, directeur artistique, chef décorateur et peintre numérique Mat (Matte Painting). J'habite avec ma famille en Allemagne d'où je travaille comme illustrateur freelance pour des clients du monde entier.

Quel a été le déclic qui t'a poussé à te professionnaliser dans le domaine de l'illustration ? C'est premièrement dû à la renaissance de Games Workshop dans les années 90. J'avais alors seize ans et j'ai été très profondément marqué par leurs illustrations. J'avais à cet âge également déjà tourné des films avec des amis, dont des films publicitaires. Mon ancien professeur d'art plastique m'avait, à ce moment-là, conseillé de postuler dans une école de cinéma, ce que j'ai fait. Cela remonte à si longtemps !

Pourquoi as-tu choisi le dark fantasy en particulier ? J'imagine que le lugubre et le morbide m'ont toujours habité. Bien que je sois apprécié pour ma bonne humeur quand je bois des bières avec les amis, j'évolue en tant qu'artiste dans un spectre sinistre, sale, gore et effrayant. Je ne l'ai pas choisi. J'ai déjà illustré des choses humoristiques et gentillettes, mais je pense que je me jetterais rapidement d'un pont si je devais travailler pour des domaines détestables comme l'industrie publicitaire.

Quelles sont tes sources d'inspiration ? Essentiellement des histoires, j'ai lu plus de deux cents livres ces six dernières années, et bien sûr la nature.

Quelles techniques utilises-tu pour faire ton art ? J'ai été formé aussi bien en qualité de peintre et sculpteur traditionnel que comme artiste digital. J'ai ensuite exploité cette connaissance de base pour apprendre d'autres techniques. Je travaille cependant principalement en digital quand il s'agit d'illustrations commerciales qui doivent être envoyées au bout du monde. Ce faisant, je reproduis en quelque sorte l'approche des maîtres anciens.

D'où proviennent tes commandes ? Elles proviennent de l'univers du jeu, de celui du cinéma, de l'édition, de la musique… Je bosse tout aussi bien avec de gros studios tels que Games Workshop (Warhammer), Black Library ou Wizards of the Coast (Magic: The Gathering) qu'avec des petits indépendants. Une seule constante : que cela soit sombre, sordide et terrifiant.

Parlons maintenant de ton lien avec la musique Metal, tu as récemment fait la pochette, inspirée de l'univers de Lovecraft, pour le groupe Inferi (Death Metal) : As-tu fait, ou vas-tu faire, d'autres projets en lien avec le Metal ? Oui en effet. La connexion avec Inferi a été très forte et je travaille actuellement avec les gars sur un autre projet. J'ai déjà illustré pour d'autres groupes de Metal, par exemple une pochette pour Immanifest qui me parle beaucoup, car elle est remplie de symboles et d'archétypes. Parmi les coopérations que j'ai pu avoir ces dernières années avec des groupes de Metal, c'est celle avec Inferi qui est la plus fluide, car nous échangeons exactement le même langage artistique.

Quelle est ta connexion personnelle avec le Metal, et la musique en général ? Jeune, j'ai joué de la batterie, de la guitare, de la basse, de la flûte irlandaise et je chante plutôt bien. Mais je n'ai plus de temps pour cela aujourd'hui, malheureusement. J'étais très impliqué dans la "Schwarzen Szene" quand j'étais étudiant à Berlin. J'avais alors beaucoup de contacts avec la scène Metal allemande, mais également avec les scènes finnoises, suédoises, tchèques et polonaises. Et parallèlement beaucoup avec le goth. Ce fut une période très passionnante avec beaucoup d'énergie créatrice. Je n'ai cependant jamais été fixé sur un style musical, j'écoute ce qui me touche et cela change tout le temps. J'aime les textes profonds et poétiques. La musique quant à elle peut être aussi bien brutale que subtile tant que j'y retrouve quelque chose qui me séduit.

Écoutes-tu de la musique quand tu crées ? As-tu d'ailleurs des conditions particulières quand tu travailles sur une œuvre ? Oui souvent. Je ne supporte pas d'entendre des bruits d'activité humaine quand je travaille. J'ai besoin de définir ce que j'entends donc soit de la musique, soit le silence absolu.

Quelques mots, pour clôturer, à adresser à nos lecteurs ? Je pense, surtout dans des moments comme ceux-ci, qu'il est important de reconnaître à quel point la musique et la culture sont indispensables pour une société saine. En tant que fans de Metal, vous êtes un aspect fondamental de notre identité culturelle et humaine. N'oubliez jamais cela et restez fidèles à vos artistes, cela en vaut la peine. La musique nous garde en vie. L'art guérit l'âme.

Photo : D.R.

HELGE C.
BALZER
ars-atra.com

HELGE C.
BALZER
helgecbalzer.com

ÉDITIONS DES FLAMMES NOIRES

Des maisons d'éditions très liées au metal, il y en a pas mal, mais dans le monde francophone, un nouveau venu cette année va changer la donne. Et surtout, va permettre aux non-anglophones de pouvoir se rassasier. Emilien Nohaïc nous présente les Éditions des Flammes Noires.

Par Snorri

Pour commencer, pouvez-vous vous présenter rapidement ainsi que les Éditions des Flammes Noires ? Salut ! Je suis Émilien et je suis derrière les Flammes Noires, une maison d'édition spécialisée dans les livres autour du metal. On publie des biographies d'artistes, des livres documentaires et on a quelques partenariats avec des auteurs et des fanzines.

Qu'est-ce qu'il vous a pris de lancer une maison d'édition spécialisée par les temps qui courent ? Un pari perdu… Blague à part, depuis un peu moins de dix ans, il y a de nombreuses parutions extras qui sont publiées autour du metal et du metal extrême. J'en ai traduit quelques-uns pour Camion Blanc, mais il n'y avait pas de maison d'édition spécialisée dans cette musique à proprement parler. Pourtant cette musique est en pleine expansion depuis plus de vingt ans !

Le déclic a été la traduction de la biographie de Rotting Christ, comme je ne trouvais pas de nouvel éditeur. Je me suis dit que ça pourrait être un bon point de départ pour lancer une maison d'édition metal. J'ai passé un an à mûrir et réfléchir à ce projet, à me renseigner sur ce qui se faisait en anglais et quels titres étaient encore disponibles et aujourd'hui ça me semble bien parti !

Vous avez une collaboration avec Cult Never Dies comme la version francophone de la biographie de Rotting Christ. Comment a débuté cette collaboration ? Je connais Dayal depuis 2015, je l'avais contacté pour la traduction en français de "Evolution of the Cult", Camion Blanc était partant aussi. Finalement, c'est The Cult Never Dies et Into the Abyss qui ont été retenus par l'éditeur.

En début d'année 2019, je lui ai parlé de mon idée de me lancer de mon côté dans la publication de bou-

quins sur le metal et je lui ai demandé s'il accepterait de me mettre de côté ses livres, ce qui n'a pas posé de problème. J'espère que bientôt c'est moi qui pourrais lui proposer quelques titres à traduire en anglais !

Quelle est la principale difficulté pour la traduction ? Vaste question ! Tout dépend de ce que tu as à retranscrire, entre un livre de littérature, un document technique, de la poésie, un recueil de blagues… Personnellement, les jeux de mots sont souvent un cauchemar, même si on arrive toujours à trouver une solution. Le plus important est aussi de se donner le temps pour faire les choses correctement. Comme tout travail d'écriture, si tu fais les choses de manière précipitée, ça se ressentira sur le résultat.

Pour la biographie de Mayhem, vous avez eu une aide financière du fonds NORLA. En quoi cela consiste-t-il ? Le NORLA est un fonds norvégien qui contribue au financement de la traduction, de l'impression et de la promotion de livres rédigés en norvégien publiés à l'étranger. C'est du soft-power. Ici, ils nous ont aidés à financer la traduction à 50 %, ce qui est un sacré coup de pouce et je les en remercie.

Vous venez de signer avec Saad Jones. Comment cela s'est-il produit ? Pas trop compliqué de travailler avec un anonyme ? Tu veux dire un pseudonyme ? C'est Saad Jones qui m'a d'abord contacté. Nous avons échangé par email et sur les réseaux sociaux. Après une première rencontre, nous avons établi les différents points de ce partenariat. Il me fait confiance pour m'occuper de la partie administrative, du suivi des commandes sur le site des Flammes Noires, etc. Le fait qu'il utilise un pseudonyme ne change rien du tout.

D'autres auteurs sont déjà prévus ? Absolument, je ne tiens pas à faire que des traductions, je pense que c'est essentiel de laisser une place aux auteurs francophones. Tu as Pierre Avril, le Scribe du Rock, qui prépare une série de cinq ouvrages sur le black metal, Maxence Smaniotto et François Martin préparent un livre sur la scène arménienne, Christelle Weber se plonge sur la scène black belge… Et Sakrifiss va aussi publier un bouquin sur sa vision du black metal ! Il y en a pour tous les goûts même si pour le moment, ça reste très metal extrême.

Quels sont les prochaines sorties et vos prochains projets ? Le prochain livre sera le premier volume de la série de Pierre Avril, nous espérons pouvoir le sortir pour décembre. Les prochaines biographies concerneront Moonspell, Paradise Lost, Behemoth, Morbid Angel… et je suis en discussion pour quelques autres titres. En tout et pour tout, il y a un peu plus de 20 livres en cours de préparation.

Quels conseils donneriez-vous un à un auteur dont c'est le premier manuscrit ? Je pense que je suis mal placé pour donner des conseils de rédaction comme je n'invente rien, je m'appuie sur le travail des auteurs pour retranscrire en français ce qu'ils disent. Mais prendre son temps et aller à son rythme, ne pas se fixer des objectifs trop ambitieux au début… je pense que ça pourrait être une bonne base. Je suppose aussi que tout dépend de chacun, entre les habitudes, le tempérament, la disponibilité… mais en instituant une routine et en s'obligeant à se poser pour écrire, ça peut être une motivation supplémentaire.

Pouvez-vous expliquer les différentes étapes lors de la réception d'un manuscrit d'un de vos auteurs ? À l'instant où on me fait une proposition, soit le livre est fini ou il est en programme. Quand rien n'est écrit, je demande un plan détaillé, les intentions de l'auteur, son parcours aussi. Un peu comme lorsqu'on postule un emploi. De mon côté, je présente la maison d'édition, les projets en cours, je pose le calendrier pour la publication du livre, les aspects financiers, etc. histoire que tout soit clair. Au moment où tout le monde est satisfait, on passe un contrat, ce qui permet de protéger l'auteur en lui assurant d'être publié selon certains délais, sa rémunération, etc. Ça protège aussi l'entreprise s'il s'agit de plagiat, s'il y a des propos diffamants ou racistes, comme l'éditeur est responsable de ce qu'il publie. C'est aussi l'assurance que le texte ne sera pas repris par un autre éditeur. Pour le format, la couverture, etc., tout se discute avec l'auteur. Pour moi, le plus important est de bosser dans un climat de confiance et que tout le monde soit heureux du résultat. C'est pour ça que je préfère qu'un auteur passe un peu plus de temps sur son manuscrit, quitte à lui donner quelques mois supplémentaires.

Pour ce qui est des retouches, j'ai tendance à laisser carte blanche, mais il m'est arrivé de demander de retravailler certaines choses, car ça n'allait pas.

Une question plus d'actualité, quel impact à cette situation de crise pour votre jeune maison d'édition ? Le démarrage a été assez contrarié par la crise, je venais de soumettre mes demandes aux banques quelques semaines avant le confinement et toutes ont rejeté ma sollicitation à la fin mars… Il a fallu tout reprendre à zéro ce qui a repoussé d'autant le lancement de plusieurs projets… Le plus frustrant a été de ne pas pouvoir expliquer en face à face ce que je voulais faire, montrer les livres, à quoi ressemble mon travail. Heureusement, les choses ont fini par se concrétiser !

Le gros des ventes passe par la boutique en ligne des Flammes Noires et tant que la Poste reste ouverte, je peux expédier les livres rapidement. En ce sens, je ne suis pas trop affecté par le confinement même si ça ne facilite pas les choses.

Pour être un rien original, j'ai décidé de mettre cette fois en lumière, un métier de l'ombre qui n'y a clairement pas sa place : designer lumière (Humour quand tu nous tiens !). Sans ces artistes, les spectacles seraient fades, car ces magiciens transforment les notes en couleurs et les sons en atmosphères. Pour découvrir ce métier, une figure très connue de la scène belge et internationale a accepté de nous dévoiler un peu cet univers. Let the show begin !

Par Hielkin

Bonjour, pourrais-tu te présenter ? Hello, je m'appelle Ronny Snels, j'ai 50 ans et j'habite à Weelde en Belgique. Je suis designer lumière (DL) pour concerts dans le monde entier.

Depuis combien de temps fais-tu ce travail et qu'est-ce qui t'a attiré ? J'ai démarré en 1990 ,comme roadie d'un cover band "La Cuenta" et en 1993, j'ai commencé à m'occuper de lumière pour eux, mais en hobby. Depuis 1996, c'est devenu mon job à plein temps. Ce n'était pas mon ambition de devenir DL, mais du fait d'être allé à beaucoup de concerts, j'ai progressivement glissé dedans et il se fait que j'avais les solides connaissances ainsi que le bon feeling pour ce job. Je suis très chanceux d'avoir pu faire de mon hobby, mon travail.

Existe-t-il des études spécifiques pour devenir DL ? De nos jours, il existe des endroits où tu peux apprendre à devenir ingénieur du son ou lumière, mais de mon temps, ça ne se trouvait pas donc j'ai dû apprendre de collègues et beaucoup explorer par moi-même. Néanmoins, il y a une chose qui ne peut pas s'enseigner, mais que tu dois avoir en toi : le feeling pour la musique.

Quelles sont les qualités d'un bon DL ? En tant que DL, tu dois convertir la musique en couleurs et créer la bonne atmosphère/image sur scène pour compléter cette dernière. Tu dois avoir un feeling musical pour que, lorsque quelque chose va arriver dans la chanson, tu puisses adapter la lumière en conséquence. Pour moi, tout est connecté à l'amour de la musique.

Comment cela fonctionne-t-il ? Tu travailles pour des salles, des groupes ou les deux ? Lequel préfères-tu ? Je bosse pour des salles, des compagnies et des groupes, mais je préfère travailler pour des groupes et de préférence ceux dont j'apprécie la musique. Connaître les morceaux facilite la création d'un bon show lumière. Si je ne suis pas sur la route, j'œuvre au TRIX, Biebob, Graspop Metal Meeting, Rock Herk, Sjock… Sur place, je m'occupe des

lumières pour des groupes qui n'ont pas leur propre DL. S'ils aiment ce que je fais, alors parfois, ils me demandent si je pourrais faire les lumières sur plusieurs de leurs shows.

Pour quels groupes as-tu déjà travaillé ? J'ai bossé pour Moonspell, Rotting Christ, Evergrey, Bizarra Locomotiva, Lacuna Coil, Der Weg einer Freiheit, Abbath, My Dying Bride, Anathema, After Forever…

Où préfères-tu exercer ton art ? Dans des petits clubs, dans de grands clubs ou en open air et pourquoi ? De préférence dans de grandes salles parce que la dimension de la scène rend le show lumière plus efficace. J'ai de la chance de travailler dans une bonne salle de ce style (TRIX) où je peux faire de bons shows.

Tu peux faire ce que tu veux pour un show ou as-tu des restrictions imposées par les salles ou les groupes ? Je demande toujours aux groupes ce qu'ils aiment et ce qu'ils n'aiment pas, mais la plupart des groupes avec qui je travaille me laisse carte blanche. Sinon, ils te font savoir ce qu'ils préfèrent ou ce qui n'est pas autorisé. Par exemple avec ou sans fumée/brume, lumière stroboscopique ou pas, la lumière plus à l'avant ou à l'arrière de la scène, des couleurs à employer en priorité. La pyrotechnie est souvent interdite dans les petites et grandes salles tandis que pour les lasers, il faut une licence. Si un groupe ne veut pas que j'utilise de brume, je ne suis généralement pas content, car sans cela tu ne peux pas avoir un bon show lumière.

Pourrais-tu décrire une journée typique : as-tu les sons à l'avance, combien de temps as-tu pour te préparer… ? Lorsque je suis en tournée avec un groupe, j'ai la musique en avance et j'ai donc le temps de l'écouter et de concocter mon show. Le jour du show, on arrive généralement vers midi et c'est d'abord le "backline" qui est monté ensuite le backdrop est placé ainsi que les lumières supplémentaires posées au sol. Après, j'ai 2 ou 3 heures pour me concentrer sur les lumières et la préparation du show.

En lien avec ma question précédente, je sais que tu as ta propre table que tu amènes à chaque show. Pourrais-tu nous en dire un peu plus : quel type de table est-ce, que peux-tu faire avec et pourquoi avoir choisi celle-là ? Lorsque je suis en tournée, j'utilise ma propre Chamsy PC Wing et un PC Playback Wing. Dans les salles et aux festivals, j'emploie une Chamsy MQ500, MQ1000 ou MQ80 + Playback Wing. Les possibilités sont très larges. Tu peux maîtriser les lumières, les pyros, les murs LED et vidéos ! Tu peux aussi contrôler ton show via timecode, mais je fais tous mes shows manuellement. L'avantage des Chamsy c'est qu'elles sont compatibles entre elles et donc mon fichier de show lumière fonctionne sur chacune d'elles. Je peux ainsi programmer mon show de n'importe où sur mon pc (maison, aéroport, chambre d'hôtel) et le charger sur ces consoles sans problème. J'ai choisi les PC Wings parce qu'ils sont compacts et entrent facilement dans mes bagages lorsque je dois voyager pour un show.

Quel est ton meilleur souvenir de show ? RS : C'est l'enregistrement du DVD "Lisboa Under The Spell" en 2017 avec Moonspell dans le magnifique Capa Pequeno. C'était une longue et dure journée, mais du début à la fin du show, tout s'est parfaitement déroulé et j'étais au paradis. Quand j'ai vu le résultat, j'étais très satisfait et fier d'avoir pu y participer.

À côté de cela, je suis toujours content lorsque ma mère, qui a eu 85 ans cette année, vient voir mes shows. C'est ma fan numéro 1, elle m'a systématiquement supporté et elle est heureuse que je puisse faire ce que j'aime le plus.

Quel est ton plus étrange souvenir ? Après tant d'années sur les routes, j'ai vécu tellement de choses folles qu'il est difficile de choisir, mais j'ai deux histoires que je voudrais partager.

Sur ma première tournée en 2007 avec After Forever, le dernier show de la tournée se faisait chez moi au Biebob à Vosselaar. Il y a toujours des choses funs et spéciales qui se passent le dernier jour d'une tournée. Pendant la performance d'After Forever, on m'a déguisé, j'ai chanté un morceau de Metallica et j'ai fini en crowd surfing !! La vidéo est d'ailleurs disponible sur YouTube.

Sur ma première tournée avec Moonspell en 2013, on avait un show dans une discothèque en Russie. Il n'y avait pas de backlight, seulement un front toss à 2,5 m de hauteur avec 5 LED, 3 washes et 2 Spots. En plein milieu du show, je perds le contrôle de toutes les lampes et tout commence à clignoter. J'ai sauté sur scène et j'ai tapé sur le toss plusieurs fois pour que ça s'arrête. Moonspell ne savait pas ce qui se passait et était perplexe. Après le show j'ai bu un bon verre pour vite oublier cette soirée de folie.

J'aimerais savoir si tu sais encore participer à un concert sans penser aux lumières et comment toi tu aurais fait ? Non, à chaque fois que je vais à un show, je regarde si la lumière est bonne et je pense toujours à ce que moi j'aurais fait. Mais si j'ai aimé le show lumière, j'irai certainement dire au DL que j'ai apprécié son travail.

La dernière question n'en est pas une. Je te laisse l'opportunité de parler de quelque chose que je n'aurais pas mentionné précédemment et que tu voudrais vraiment souligner. Après plus de 25 ans, j'aime toujours ce que je fais ! C'est génial que mon job m'emmène à des endroits où je n'aurais jamais été autrement et qu'il me permette de rencontrer des gens du monde entier. Partout où je vais, j'essaye la cuisine locale. J'espère continuer ce boulot pendant longtemps encore !!

Photos : D.R.

Olivier Norek

De "Code 93" (2013) à "Surface" (2019), Olivier Norek, capitaine au SDPJ 93 en disponibilité, a signé cinq romans policiers d'une grande rigueur, d'un réalisme époustouflant. Ce sens du vrai, couplé à une dimension humaniste, à une tendresse à l'égard de ses protagonistes, fait de ses romans des œuvres incontournables.

Par Chris Grès

Comment, de policier, passe-t-on à écrivain de polars ? Qui est mieux placé qu'un policier pour écrire des romans policiers ? Je connais les arcanes de ce métier, celles de la justice. Je connais le travail du policier. Je sais de quoi je parle.

Certes, mais quel a été le déclic pour vous lancer dans l'écriture ? J'ai participé à un concours de nouvelles, et j'ai fini à la troisième place…

Avec un texte policier ? Non, pas tout ! C'était mon premier texte et un membre du jury m'a incité à continuer. C'était un signe… et je suis à l'écoute des signes. De plus, une vie se doit d'être riche, permettre de faire des choses différentes. J'étais flic depuis 17 ans… Je me suis lancé. La nuit, parallèlement à mon travail, j'ai écrit "Code 93". Il a été accepté par les éditions Lafont et a bien marché. Je pouvais donc en rédiger un deuxième.

Actuellement, vous êtes policier ou écrivain ? Je suis toujours capitaine de police… mais en disponibilité depuis huit ans. Ce statut dure dix ans au maximum. Je vais donc devoir choisir…

Et ? C'est la théorie de l'océan. Quand tu es dans l'eau tu trouves qu'elle est bonne, et tu dis aux autres de venir te rejoindre… mais tu oublies qu'il t'a fallu une heure pour y entrer. Quand tu es policier, pendant 17 ans, tu côtoies l'horreur, le drame. Notre quotidien, c'est l'homme qui tue, qui chute. J'ai pensé que la vie c'était ça. Il faut être fou pour être policier : c'est consacrer sa vie H24 aux autres et voir le pire de l'être humain. Je suis sorti de cette ultraviolence, j'écris des bouquins. Il faudrait que je me réadapte à cette réalité… et je n'en ai pas très envie, surtout en cette période où les policiers sont malmenés à cause des actes de quelques idiots.

Quel est votre rapport à la violence ? La violence m'est intrinsèque, elle est en moi. Une personne "normale" voit la ville par ce qu'il y trouve : des commerces, des jardins, des parcs… Un policier, lui, y voit les crimes, les délits passés. Cette notion d'ultraviolence est en moi ; la violence me suit depuis longtemps. J'ai travaillé dans l'humanitaire en Guyane, je suis allé en ex-Yougoslavie, sur la zone de front. Le polar, de plus, est en lui-même un genre violent…

Pourtant vos personnages, malgré leur environnement violent, ont souvent une vie normale. Même si mes héros, comme Coste, qui est isolé, ou Chastain, qui est défigurée, sont cabossés, ils sont, c'est vrai, entourés de gens qui vont bien. Cette normalité me permet de faire comprendre au lecteur que ce qu'il va lire se passe réellement. Je l'invite dans la voiture à 150 km/h, dans la salle d'audition ou d'autopsie. Je montre que ce métier extraordinaire est fait par des personnes ordinaires. Mes personnages ne sont pas James Bond ! Ils ne sont pas accrochés à l'aile

gauche d'un avion, en train de tirer sur un hélicoptère ! Ils sont normaux ; le lecteur n'est pas dépassé par le héros, il en est proche. Ainsi, il peut se demander ce qu'il ferait à sa place.

Sentez-vous cette proximité lors des rencontres avec vos lecteurs ? Il y a un lien fort entre le personnage et le lecteur. J'aime montrer le point de rupture, quand l'animal à l'intérieur de nous apparaît. Nous avons été policés, sociabilisés mais nous restons des animaux ; nous avons toujours la possibilité de devenir un monstre. Il y a ainsi une part d'ombre chez mes héros ; vont-ils déraper ? Le lecteur, proche du personnage, se pose cette même question. Parallèlement, il y a une part d'humanité chez le méchant, qui fait que le meurtrier nous ressemble. Ce n'est pas un assassin en série qui décapite et dévore ses victimes, non, c'est un père de famille, avec une vie normale, qui prépare les Kellog's de sa fille le matin. Ainsi nous sommes proches de lui… et c'est ce qui nous fait peur. D'ailleurs, le lecteur veut-il forcément que l'assassin soit arrêté ? Nous avons tous un monstre en nous… mais il est en cage. D'ailleurs, les enfants, au zoo, sont attirés par les lions, les tigres ou, au terrarium, par les scorpions et les mygales, par le danger. Je montre ainsi les failles que nous avons tous. Le roman, l'œuvre fictive fait office de catharsis.

"Entre deux mondes", moins polar, plus politique, tient une place à part dans votre bibliographie. C'est un roman noir politique et social. Il se nourrit de la société. J'avais besoin de l'écrire, pour montrer ce qui ne va pas. La "trilogie Coste" était consacré à la police. Pour "Entre deux mondes", je suis parti sur un autre sujet, que je ressentais dans mon ventre : la jungle de Calais. J'ai pensé que si un meurtre y était commis, il n'y aurait pas vraiment d'enquête. C'était le lieu idéal pour tuer. J'ai passé trois semaines dans la jungle. Au fur et à mesure, la parie recherche de l'assassin a diminué au profit de la quête du policier syrien pour retrouver sa famille : c'était ça l'histoire à raconter.

"Surface", votre dernier roman paru, se déroule pour la première fois hors des grandes villes. La France, c'est 75 % de ruralité. Beaucoup de choses se passent aussi en province, à la campagne. Je tenais à parler au plus grand nombre. Je suis toulousain et l'Aveyron est ma région de cœur. Ce roman n'est donc pas parisien, il est aussi moins engagé, plus centré sur la psychologie de Noémie. Mon prochain, dont je ne peux encore parler, sera noir, politique et social.

Vous écrivez toujours sur des lieux qui vous sont familiers. Pourriez-vous situer l'intrigue de l'un de vos romans dans un lieu qui vous serait inconnu ? J'ai besoin d'être d'être sur place, de sentir l'atmosphère, de voir les maisons, toucher les pierres, connaître l'histoire de l'endroit. Je ne me renseigne pas sur Google ou Wikipedia. Quand je lis un livre " internet", je n'arrive pas à y entrer ; il n'y a pas de générosité. Quand je décris une autopsie, j'en ai vécu 80 : j'ai été touché, j'ai ressenti les choses que je transmets au lecteur. Il faut connaître, expérimenter. Sans ce contact à la réalité, nous sommes dans une logique de téléphone arabe avec des éléments, au final, déformés.

D'où vos trois semaines dans la jungle de Calais pour "Entre deux mondes". Je voulais vivre ce qu'il y aurait dans le livre. J'y ai été accueilli par des Soudanais, des Pakistanais, des Ethiopiens. La scène de son introduction - avec le bébé jeté dans la mer - m'a été racontée par un homme que j'avais rencontré. J'étais le porteur de ces histoires. Je montre que les réfugiés sont nos semblables : il est ainsi difficile de les rejeter. Le lecteur les rencontre, ces réfugiés. C'est différent du traitement habituel, sous forme de chiffres, de données, quand ils sont représentés comme une masse, sans individualité.

Quand vous leur parlez, vous vous présentez comme romancier, comme journaliste ? Comme romancier. Non seulement parce que les journalistes inspirent une certaine méfiance, mais surtout parce qu'un livre prend de la place, marque davantage les esprits qu'un article. Bon je ne leur dis pas que je suis policier…

Nous nous sommes attachés à Coste et Noémie Chastain. Les reverra-t-on ? Je ne les ai pas tués, c'est donc une possibilité ! Je leur parle dans mon salon, j'ai ainsi une galerie d'amis qui habitent chez moi. Quand j'ai une idée d'enquête, je vois si elle peut leur convenir., je leur pose la question. Pour "Surface", Coste n'a pas voulu aller dans l'Aveyron. Bastien, le flic de "Entre deux mondes", voulait rester à Calais. Ils ont tous une identité forte, ils sont difficiles à déplacer. J'ai donc créé Noémie.

La musique joue-t-elle un rôle dans votre travail d'écrivain ? Elle est très importante pour moi mais elle contient tellement d'histoires, de messages qu'elle me parasiterait quand j'écris. J'affectionne deux types de musique. Celle qui me rend heureux, la happy music, qui fait bouger dans tous les sens, que j'écoute sous forme de playlist. Celle qui m'attrape le cœur, me saisit les tripes : la techno et le metal. La fusion de metal/techno, comme avec Prodigy, me fait bondir au plafond !

J'ai découvert le metal à 20 ans, sur M6, la nuit, avec Korn et Deftones. Ces deux groupes ont été ma première grande claque ! J'ai enchaîné avec Metallica. "Roots" de Sepultura a ensuite été un choc gigantesque ! A cette époque, je faisais tous les concerts sur Paris... Oneyed Jack, Mass Hysteria. J'ai un jour reçu un message du bassiste de Mass Hysteria qui avait adoré "Code 93" et qui le faisait passer aux autres musiciens. Je suis même cité dans les remerciements de l'album live qui marque les 20 ans du groupe !

Enfin, pour finir, quels conseils de lecture donneriez-vous ? "Les racines du mal" de Dantec, fabuleux ! "Club Dumas" d'Arturo Pérez Reverte. En littérature blanche, "L'Attrape-coeurs" de J.D. Salinger et en SF, "Le meilleur des mondes" d'Huxley.

Photo : D.R.

Bière et metal : c'est l'amer à boire !

Si une petite pinte ne fait de malt à personne, en boire 880 000 comme les festivaliers du Hellfest en 2019… C'est déjà une sacrée différence ! Le lien entre notre genre préféré et cette petite potion houblonnée paraît tellement évident que plus personne ne s'étonnera de voir une corne, une choppe ou un bon gros Stein allemand dans la panoplie du parfait petit festivalier. Petit tour d'horizon du carburant préféré des thrasheux, blackeux, coreux… et autres amateurs du lever de coude.

Par Ale

Le pourquoi du comment semble tomber sous le sens : la bière est une boisson conviviale. Pas trop chère. Facile à boire. Et tout simplement : accessible. Autant de qualités qu'un bon compagnon de festoche se doit d'avoir pour accompagner trois ou quatre jours de débauche. Mais d'où provient cette aura presque mystique qui entoure ce breuvage ? Et pourquoi le metal en particulier ? Une réponse se trouve peut-être chez les artistes eux-mêmes…

Korpiklaani, Lost Society, Nashville Pussy, Trappist (ça ne s'invente pas…),Ultra Vomit, Tankard, Municipal Waste… Nombreux sont les groupes à chanter les louanges de la bière ou de la gnôle en général. Quand ce n'est pas un genre entier faisant l'apologie de la biture (le pirate metal en tête). Si les chants à boire n'ont pas été inventés par des métalleux bourrés (le rock/punk celtic, la variété et les chants grivois appréciant nous rappeler de trinquer et d'en reprendre une autre), aucun genre ne semble faire autant les yeux doux à la thématique de la bière que le metal et ses dérivés. Est-il possible d'y voir là un cercle vertueux, fans et chansons se nourrissant mutuellement pour idolâtrer la boisson dorée (ou pas d'ailleurs) ? Chacun sera juge…

Brasseurs / zickos

Un tel engouement ne pouvait que déboucher sur de nouvelles opportunités marketing. Et si certains se sont essayés aux spiritueux (Judas Priest et son rhum, Metallica et son whisky, Rammstein et sa vodka…), le produit dérivé de consommation le plus commun et populaire reste la bière, sans doute aidé par l'intérêt grandissant pour la bière artisanale de ces dernières années. Aussi, nombreux sont les groupes qui ont sorti leur propre brassin, rajoutant encore un objet de merch prisé pour les collectionneurs. À ce niveau, il est possible de distinguer deux cas :

Le brassage "à la demande" : le plus commun, cela consiste à brasser une bière chez une brasserie existante pour ensuite simplement coller l'image du groupe sur la bouteille. Le produit fini s'ajoute alors à la longue liste des objets estampillé du logo du groupe et ce dernier n'a alors que peu d'influence sur la qualité de la bière. C'est le cas de la "Destroyer" de KISS, la "Road Crew" de Motörhead, la "Enter Night" de Metallica ou encore des "Sacrum/Profanum/Bafomet" de Behemoth.

Le brassage à façon : également appelé "gipsy-brewing", cela consiste à venir brasser SA bière dans les infrastructures d'un tiers. Cela se fait autant entre professionnels que pour des particuliers… Et donc pour certains artistes amoureux du malt ! L'exemple le plus connu demeure Bruce Dickinson qui a depuis lancé toute une gamme de "Trooper" aidé par la Robinsons Brewery afin de varier les plaisirs entre plusieurs breuvages. Très impliqué dans le processus, il déclarait notamment à l'occasion de la sortie de la "Trooper IPA" et de la "Fear of the Dark Stout" "avoir goûté tellement de styles de bière différents lors de

Playlist

- Korpiklaani (Beer, Beer)
- Wehrmacht (Drink Beer Be Free)
- Lost Society (Hangover Activator)
- Alestorm (DRINK)
- Nashville Pussy (Dead Men Can't Get Drunk)
- Psychostick (Beer !)
- Trappist (No Corporate Beer)
- Municipal Waste (Beer Pressure)
- Ultra Vomit (Keken)
- Tankard (Die with a beer in your hand)

ses voyages autour du monde avec Iron Maiden. C'est indéniable que le style IPA est devenu extrêmement populaire. Je suis un grand fan d'IPAs autant que de stouts, et ces styles n'étaient pas encore représentés dans la gamme Trooper. Je ne pourrais vous dire le nombre de fois où l'on m'a demandé de faire un stout "Fear of the Dark" ces dernières années !"

Moins metal, mais toujours très rock : la brasserie Beavertown est une brasserie anglaise fondée en 2011 par Logan Plant, soit le fils de… Robert Plant ! Mais prenant le contrepied total de son héritage, c'est un visuel plutôt bande-dessinée et science-fiction qui font la force de la marque.

Néanmoins, un autre groupe de metal très impliqué dans la confection de sa bière est Mastodon. Préférant choisir une brasserie différente pour chaque nouvelle sortie (mais toujours de grands noms du milieu : Mikkeler, Signature Brew,…), ils élaborent la recette et travaillent de concert avec les brasseurs pour proposer un produit aussi unique que bon. C'est que, pièce de collection ou pas, cela reste une bière… Et toutes ne valent pas forcément la peine d'être décapsulées !

Hommages et mises en bière

Certains brassins sont également nommés en hommage à un titre, un album, un artiste sans pour autant recevoir l'aval de ses derniers ! Bien loin de l'image du moine trappiste souvent colportée en Belgique : une grande partie des brasseurs actuels sont jeunes, ambitieux, créatifs, geeks… et mélomanes ! Il n'est ainsi pas rare de retrouver un astucieux jeu de mots ou une étiquette représentant une caricature bien reconnaissable… quant ce ne sont pas tout simplement des références à un genre ou une scène dans leur ensemble. Les archétypes et les clichés ayant également bien leur place ici.

Il est possible de retrouver une "Electric Rattlesnake" chez Amager Bryghus, dont le nom fait référence à un titre d'Overkill. Leur "Todd the Axe Man" évoque également un dieu de la gratte fana d'IPAs bien amères. La "Kilo Watt" de chez Toccamalto reprend la police bien connue d'AC/DC. Sans lien avec aucun groupe en particulier, la brasserie canadienne Driftwood adopte une esthétique résolument metal pour ses étiquettes et pour cause : leur dessinateur Richard Hatter est un sacré metalleux ! Plus près de chez nous, nous avons la brasserie "No Science" qui multiplie les références musicales au sein de sa gamme : une "Heavy Porter" ou une "Stoner Witch" raviront donc vos papilles au prochain concert du Magasin4.

Plus spécifiques : la "Henri Dès Metal" de la brasserie de l'Ermitage rend hommage à l'apparition marquée du chanteur lors du dernier Motocultor. Tandis que la Meridian4 de la brasserie Hepta dont nous vous parlions au sein du Metal'Art 3 rend hommage au groupe du même nom… Finalement, supporter les groupes belges en buvant leur bière… N'est-ce pas là l'évidence même ??

Bières et festivals

Si les deux vont décidément très bien ensemble, il est rare que la bière soit particulièrement mise à l'honneur lors d'un festival non-brassicole. Elle sera reléguée au rang très honorable d'épancheuse de soif et cela s'arrêtera là… Les bières de groupes servant davantage à garnir une armoire qu'à rafraichir son gosier. Mais c'est peut-être sur le point de changer.

Le magazine "Decibel" propose ainsi un "Metal & Beer Fest" se déroulant chaque année aux Etats-Unis et mettant en avant sur son affiche autant de grands noms de groupes…Que de brasseries ! De quoi se murger avec autre chose que de la pils industrielle.

Le groupe GWAR propose également ses propres bières lors du GWAR-BQ. Seriez-vous tenté par une "Killsner ouune Oderus Ale" ? Brassées par Cigar City Brewing, vous pouvez y aller sans risque !

Enfin, même ce bon vieux Hellfest s'est dégoté sa propre IPA, brassée chez Mélusine. Accompagnée de son verre à pied, attention à ne pas en renverser en entrant dans le pogo… Et rappelez-vous qu'il faut abuser de ce poison aux 6,66% avec modération !

Skull Strings

Pour cette interview des métiers de l'ombre, nous continuons dans notre suite logique : après un luthier (Leo Maertens - M1), un fabricant d'amplis (Invaders - M4), il semblait qu'un fabricant de cordes s'imposait. La qualité des cordes et ses spécificités techniques donneront du plaisir à jouer, à entendre jouer et confèreront une signature particulière à un groupe. Notre choix s'est tout naturellement porté sur un fabricant de cordes qui s'est spécialisé dans les cordes utilisées par les metalleux et qui mérite d'être davantage connu. C'est Gwen, la chargée de communication et des relations avec les artistes chez Skull Strings qui s'est prêtée au jeu des questions.

Par Hielkin

Pour commencer, pouvez-vous présenter rapidement la marque Skull Strings ? Skull Strings est une marque de la société TOLITO. Nous sommes une entreprise de cordes française, spécialisée dans le metal et plus largement dans les musiques extrêmes. Skull Strings a été officiellement créée en 2004, mais la Société TOLITO et le travail de recherche et de création, eux, datent de 1993.

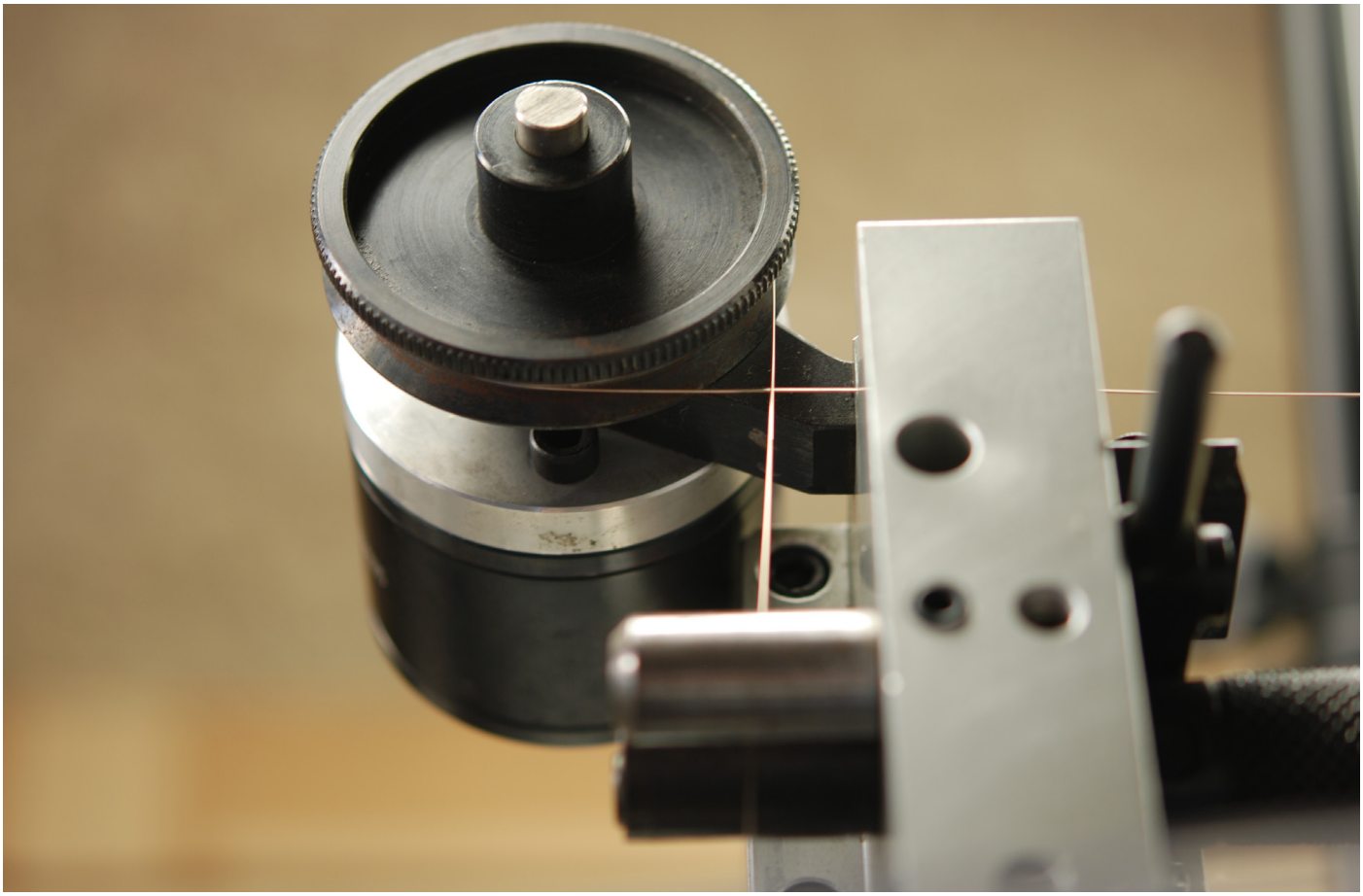
Vous êtes spécialisés dans les cordes pour le metal. Pourquoi ce choix ? Les musiciens metal sont parmi les plus regardants sur le matériel et les plus demandeurs en solutions spécialisées. Et comme notre travail ne se résume pas à filer des cordes, mais bien à trouver des solutions adaptées à chaque musicien pour son son et son jeu, nous nous sommes tout naturellement dédiés aux musiques extrêmes. De plus, jusqu'au début des années 2000, il y avait un réel besoin dans ce domaine ; les accordages en Drop et les Low Tuning étaient largement négligés par les fabricants. Le boss, ayant eu des magasins de musique pendant plus de 30 ans, a été directement confronté aux problèmes des musiciens dans cette recherche. Il a ainsi été le premier à créer des sets directement équilibrés pour les accordages en Drop. Ça a été la toute première gamme de Skull Strings. Et pour ma part, je suis amateur de metal depuis mon adolescence.

Quelles sont pour vous les qualités d'une bonne corde ? Celles qui correspondent aux choix, besoins et goûts de l'artiste. Nous voulons ôter les soucis dus aux contraintes techniques de l'esprit du musicien. La corde étant le premier élément en contact avec ses doigts et, de fait, le premier véhicule entre sa créativité et le monde réel, la meilleure corde est celle qui lui permet d'oublier qu'il est en train de toucher une corde.

Qu'est-ce qui vous différencie des autres fabricants ? Chaque fabricant est particulier. Notre philosophie est de remettre les musiciens au centre de la création de leurs sets. Nous sommes à leur écoute individuellement, nous sommes là pour les conseils et les besoins spécifiques ; nous sommes les spécialistes du Custom. Lorsqu'un artiste vient nous voir, on travaille avec lui pour que son set soit le mieux adapté à ses exigences, à son jeu, son accordage, en fonction de toutes les spécificités de son/ses instruments(s) nous réalisons nos cordes sur mesure, comme des tailleurs. Nous avons d'ailleurs un petit adage : "Skull Strings, ce ne sont pas les cordes de tout le monde. Ce sont les vôtres". Si les cordes sont le premier élément vibrant, il y a bien sûr tout le reste autour qui participe à la recherche du son de chacun. Ça fait partie d'un ensemble. Si les cordes ne font pas tout, il est néanmoins impensable de les négliger dans cette recherche.

Quel est le processus de fabrication de cordes ? Les produisez-vous vous-même ? Toutes nos cordes sont filées, par nos soins, dans notre atelier à Novéant-sur-Moselle (Lorraine). Nous filons nos cordes à des vitesses réduites et adaptées aux différents matériaux utilisés pour conserver les qualités propres de nos matières premières et obtenir les filets les plus réguliers qui soient. Et chaque étape de la fabrication est vérifiée. Pour toutes les commandes custom, le procédé est ajusté en fonction de la demande. Qu'il s'agisse de la longueur totale de la corde, de la position du spreading (cas Long, Short ou Multiscale, chevalet traversant, etc.), le ratio entre l'âme et le filet et bien sûr notre filage Exposed core pour les .125 à .175, pour ne citer qu'eux.

Il existe différents matériaux pour la fabrication des cordes : acier inoxydable, plaqué nickel et autres.



À quoi faut-il faire attention dans le choix ? À son goût ! Au son qui nous plait, avant toute chose. Chaque matériau a ses propres caractéristiques et apporte un grain spécial aux cordes. L'acier des Skull strings réagit sur l'ensemble du spectre sonore, conservant les très hauts aigus et les très hautes harmoniques, et offre une meilleure précision. Le nickel atténue ces aigus et offre un son plus chaud, plus proche du Heavy des 80's. Pour notre part, nous portons une attention toute particulière à nos matériaux. Les cordes Skull strings ne sont pas de type Coated. Les gaines ayant tendance à altérer le son originel des cordes, nous préférons travailler sur les qualités intrinsèques des matériaux. L'acier (swedish steel) que nous utilisons comporte du chrome qui va réagir, lorsque vous ne jouez pas, avec l'air et l'humidité ambiante pour créer une couche (dite passive) de protection (oxyde de chrome) qui va isoler la corde du milieu extérieur et la protéger des altérations et oxydations dues au milieu. Avant de jouer, il suffit de retirer cette couche transparente à l'aide d'un chiffon sec pour retrouver beaucoup plus longtemps la sensation des cordes neuves. Suite aux demandes, nous avons également (depuis un moment, maintenant) ouvert une gamme de nickel plated steel. Toujours non gainée, un son plus chaud, mais toujours avec la résistance des Skull strings originelles.

Vous sponsorisez de plus en plus de groupes. Comment se passe cette sponsorisation ? Vous contactez les artistes, l'inverse ou les deux ? Les demandes émanent toujours de la part des artistes. Nous nous assurons que leur démarche soit en accord avec nos principes et cherchons dans leur travail ce quelque chose qui annonce les grands groupes de demain. Nous leur demandons également de jouer avant avec nos cordes, de connaître leurs spécificités et leur grain, d'y avoir trouvé quelque chose de spécial pour leur jeu et leur son et d'être prêts à devenir nos ambassadeurs. Il est très important pour nous, que nos cordes répondent réellement à un besoin ou une recherche pour nos artistes. Ils sont aujourd'hui plus de 200 groupes, tout autour du monde (de la Suède au Chili, des USA à l'Indonésie) à avoir rejoint la famille. Et la multiplication des endorsements résulte du super travail d'ambassadeurs de nos artistes, qui font découvrir nos produits sur leurs réseaux et aux groupes qu'ils croisent et les proposent, le cas échéant, d'eux-mêmes à l'endorsement. C'est vraiment une belle famille et un très bel état d'esprit.

Vous avez des artistes endorsés mais pas que, puisque j'ai rencontré un luthier, Lionel Maertens, qui a des jeux spécifiques pour les guitares qu'il fabrique. Comment décidez-vous de vous joindre à un artiste ou à un artisan ? Les partenariats avec les luthiers et les spécialistes de la Music Industry se font assez naturellement, en soi. Du fait de leurs besoins dans leurs créations et des désirs de leurs clients, leurs demandes sont, de facto, très spécifiques. Comme nous sommes disponibles et à l'écoute, les luthiers viennent spontanément nous solliciter et nous leur réalisons des jeux exclusifs. Et là encore, comme les luthiers avec qui nous travaillons sont vraiment dans l'échange, ils sont de plus en plus à rejoindre la famille sur les conseils des collègues. Nous bossons également de plus en plus avec des studios d'enregistrement, qui ont eux aussi besoin d'apporter des réponses adaptées aux groupes qui viennent enregistrer.

Dans les endorsés, certains ont des jeux de cordes spécifiques, à leur nom. Quels sont les critères pour définir qui y aura accès ? Et quel est le processus pour la spécificité des cordes ? Les sets Signatures sont réservés à nos endorsés. Le critère : faire partie de la famille. Le processus pour la spécificité des cordes : leurs besoins et leurs demandes. Simplement. Leurs jeux deviennent ainsi, leur création personnelle. Nous proposons également un packaging personnalisé à nos partenaires. Les luthiers ou les studios d'enregistrement possèdent de même leurs propres sets à leur image définis selon leurs demandes. Et nous proposons, de la même manière, aux Fests partenaires de réaliser ponctuellement leurs sets customisés aux couleurs d'un event.

Vous êtes présents sur tous les marchés, mais votre réseau de revendeurs est assez limité (deux en Belgique et en Flandres uniquement). Est-ce une stratégie voulue ? En réalité, nous avons plus de 20 distributeurs à travers le monde, qui approvisionnent magasins et revendeurs dans leurs pays respectifs. L'absence de distributeur, pour l'instant, en Belgique et en Flandres explique le faible nombre de revendeurs. Néanmoins, ces derniers peuvent nous contacter directement pour leur approvisionnement.

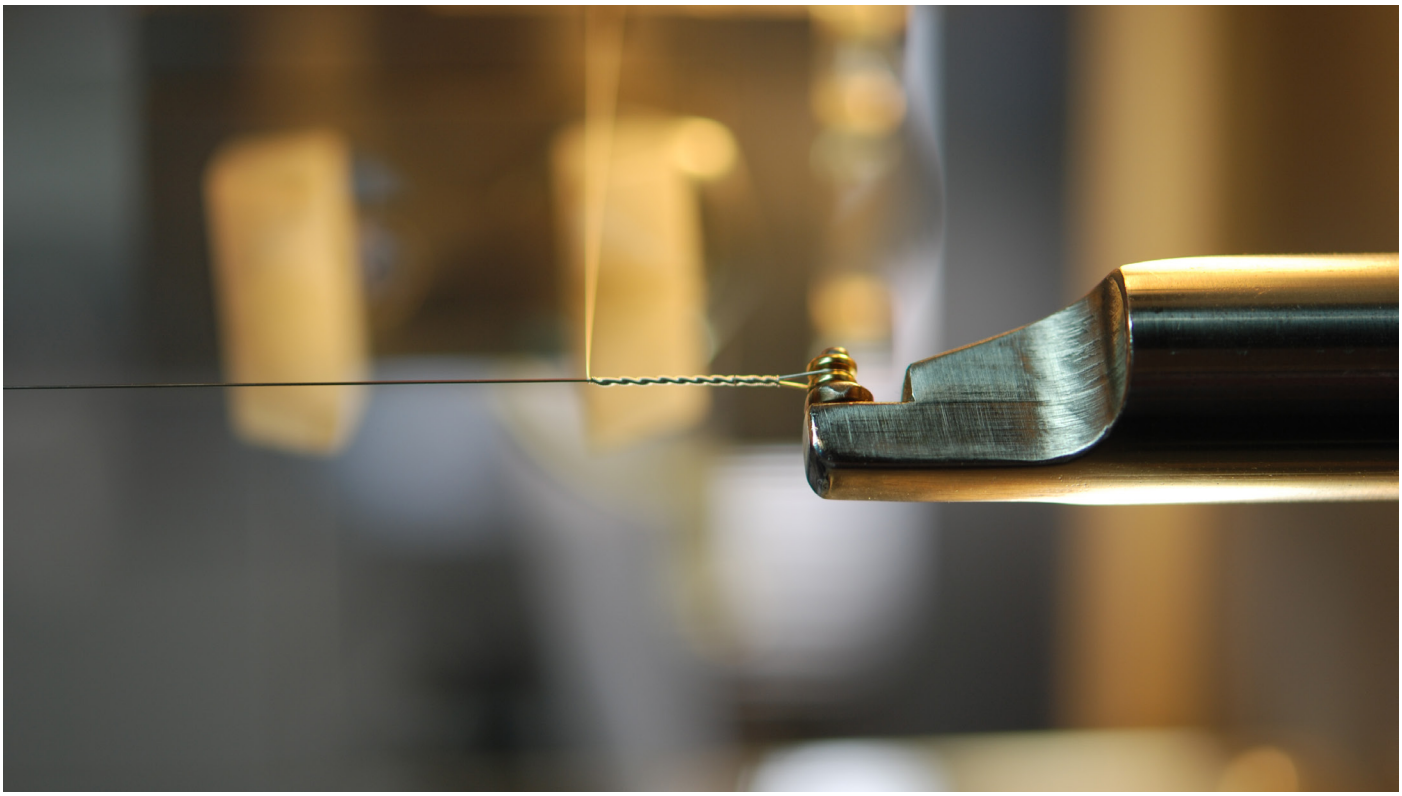
Je joue personnellement depuis 3 ans avec des Skull Strings et j'en suis plus que satisfait, mais c'est vraiment par hasard que je vous ai découvert. Quelle stratégie avez-vous pour augmenter votre visibilité et votre accessibilité ? Nous sommes depuis quelques années beaucoup plus présents sur les différents réseaux sociaux. Et bien entendu, la famille Skull Strings est, à l'échelle internationale, à l'origine d'une visibilité qui ne cesse d'augmenter. Il n'y a pas beaucoup d'intérêt à faire la promotion de notre propre marque. De toute évidence, nous n'irions pas dire autre chose que "nos cordes sont géniales". Mais quelle valeur auraient nos propres paroles ? En revanche, la validation et les différents avis des membres de la famille (aussi variée que l'est la famille Skull Strings) et des nombreux utilisateurs, eux, ont une valeur réelle.

Vous n'avez jamais été tentés par le marché de la guitare folk ? Vous ne connaissez pas encore les Skull Acoustic ? Avec leur joli Skull rose ?

Une question plus d'actualité, quel impact à cette situation de crise pour votre label ? Nous avons été impactés de plein fouet, comme tout le monde, par la situation actuelle. Mais, parce que, nous produisons nos cordes nous-mêmes en France et que nos fournisseurs de matière première sont également en France, Suisse et Allemagne, nous n'avons pas été touchés par les problèmes d'approvisionnement. Comme nous sommes une entreprise familiale, nous avons pu continuer notre activité, avec toutes les mesures nécessaires, durant le confinement. Et malgré tous les bâtons mis dans les roues de la Culture et de la musique, les artistes ne cesseront jamais d'être productifs !

Ma dernière question n'est pas une question, mais plutôt une opportunité que je vous offre d'aborder un sujet qui vous tient à cœur et que nous n'aurions pas développé dans l'interview. Je souhaite seulement témoigner à tous les acteurs de la Culture et du monde du spectacle de notre indéfectible soutien, eux qui sont plus que d'autres vraiment mis à mal par la situation globale. Une corde reste inerte si un artiste ne la fait pas vibrer. Mais, je sais bien que je prêche ici des convaincus.

Photos : Artistes: D.R. - Cordes : Skull Strings



Chroniques

"De Soleil et de sang"
Jérôme Loubry
Édition : Calmann-Lévy
EAN : 9782702166857
Chroniqueur : Chris Grès

★★★★☆

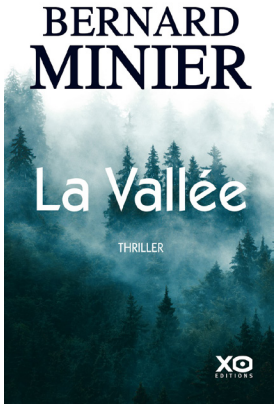
Avec "De soleil et de sang", Jérôme Loubry confirme son immense talent, sans céder à la facilité de se répéter. Il tisse en trois époques une histoire de vengeance, quand aux souffrances du passé répondent les meurtres du présent.

Sous le soleil poisseux d'Haïti, qui brûle autant qu'il brille, face à une impressionnante bâtisse, l'orphelinat "la tombe joyeuse", qui abrite des secrets infâmes, se démêlent peu à peu des fils de sang et de mort. Des cadavres mutilés, comme pour un rituel vaudou, lancent l'inspecteur Simon Bélage, marqué par la vie, dans une enquête complexe. Au même moment, en France, un jeune couple, bercé par la Callas dans Orphée et Eurydice, traverse un passage difficile… qui aboutit, sur les conseils insistants d'une amie, au départ de la femme pour l'île des terres montagneuses. 25 ans plus tôt, six enfants étaient accueillis dans un orphelinat. Ces trois branches, bien sûr, appartiennent au même tronc, sur lequel veille une prêtresse, assise "à la frontière entre deux mondes", hier et aujourd'hui, raison et mysticisme.

Outre l'enquête, captivante et bien menée, De soleil et de sang est une plongée dans la sinistre réalité d'Haïti, pays qui dévore ses propres enfants, devenus simples marchandises dans le lucratif commerce de l'adoption. La police, grandement corrompue, souvent incompétente, ne peut lutter contre ces trafics qui enrichissent gangs et hauts dignitaires, sous le regard impuissant des associations humanitaires. Les sarabandes vaudoues continuent de tournoyer, de noyer les âmes perdues, peu à peu englouties… Le roman est ainsi un compte à rebours vers le séisme qui a ravagé l'île en 2010, comme une allégorie d'un pays emporté dans une chute inévitable, dans un gouffre prêt à l'avaler.

Jérôme Loubry, qui s'est rendu sur place, par la magie de son style, parvient à créer une ambiance oppressante, à transmettre les frayeurs et les fêlures de ses personnages. Il contourne les pièges de la froide description Wikipedia pour saisir l'âme noire de Port-aux-Princes, ogresse insatiable, pour révéler les esprits torturés de victimes devenues bourreaux. Magistral.

À lire en écoutant... "Roots" de Sepultura



"La Vallée"
Bernard Minier
Édition : XO Editions
ISBN : 9782374481906
Chroniqueur : Chris Grès

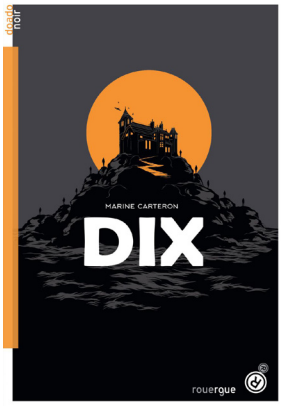
★★★☆☆

Après "M, le bord de l'abîme", décevant détour à Hongkong, Bernard Minier, avec "La Vallée", retrouve son personnage phare, Martin Servaz, et son décor favori, les Pyrénées. L'histoire se situe dans le prolongement des trois œuvres "montagnardes" de l'auteur, au cœur d'une vallée isolée, coupée du monde par un éboulement qui en bloque la seule voie d'accès. Martin, suspendu et en attente de son conseil de discipline, s'y trouve, suite à un coup de fil surprenant de Marianne, son ancienne amoureuse, disparue depuis huit ans. Serait-elle donc vivante ? Aurait-elle échappé à ses geôliers ?

Dans cet univers clos, cerné par les sapins, surplombé par une étrange abbaye, les meurtres sanglants se succèdent, semant la panique et la colère parmi la population. Martin plonge de nouveau dans les ténèbres, dans la folie la plus sombre, où il affronte son propre passé et les démons qui, dans l'ombre, règnent sur la vallée. Une inquiétante psychiatre, un professeur de français angoissé, une maire énergique, des moines reclus, des employés d'une carrière, le patron vindicatif d'une scierie tournent autour des enquêteurs en une sarabande aux mille visages. L'assassin est-il parmi eux ? Quel masque cache l'âme noire ?

Bernard Miniez mène son intrigue avec son efficacité coutumière, même s'il semble quelque peu négliger son style, recourant régulièrement à des formules toutes faites. Ce thriller efficace, doté d'un dénouement terrifiant, ne dépareille pas dans la saga Servaz… même si l'on peut regretter que Julian Hirtmann, le tueur en série, double maléfique du policier, soit toujours prisonnier au fin fond de l'Autriche. Peut-être s'évadera-t-il dans le prochain épisode…

À lire en écoutant "Maudat" de Stille Volk



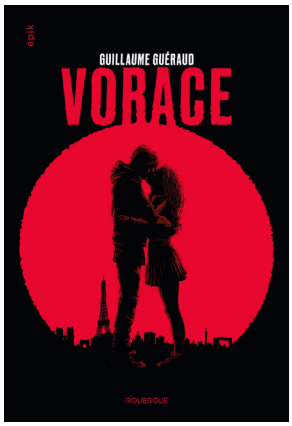
“Dix”
Marine Carteron
Édition : Rouergue
ISBN : 9782812617324
Chroniqueur : Chris Grès

★★★★☆

Dans “Dix”, Marine Carteron s’offre une réécriture contemporaine, assumée et réussie des “Dix petits nègres” d’Agatha Christie. Derrière la belle première de couverture, idéale pour se plonger dans l’ambiance du roman, se déroule l’histoire sanglante de dix personnes - trois adultes et sept adolescents - réunies sur une île, isolées de tout et de tous, bien sûr. Issues du même lycée, elles pensent participer à un jeu de télé-réalité, une sorte d’escape game littéraire. Derrière cette façade, sous les caméras, qui très vite ne fonctionnent plus, se cache la véritable raison de leur présence dans le somptueux et inquiétant manoir qui les accueille… Pièces d’échec géantes en guise de comité d’accueil, chambres décorées selon des mythes grecs et des contes, ciel zébré d’éclairs sous une lune ensorcelante, l’angoisse, très vite, règne en maître sur ce lieu délicieusement gothique. Elle croît encore quand l’un des protagonistes disparaît, quand la Voix rythme de ses références mythologiques les “accidents” qui se succèdent.

Marine Carteron, dans un découpage très rythmé, déroule les fils de son intrigue avec maestria, prenant le lecteur au piège. “Qui est derrière cette machination diabolique ? Qui sera le survivant ?”, ne peut-il s’empêcher de se demander… en avalant les pages le plus vite possible. Phrases courtes, scènes crues, personnages caractéristiques, le style vise une efficacité maximale, et l’atteint ! L’auteure nous offre ainsi un moment de plaisir sadique tant on se réjouit de la disparition violente de ces jeunes lycéens sans morale. Surtout, surtout, “Dix” donne envie de se replonger dans l’œuvre d’Agatha Christie !

À lire en écoutant “Obsidian” de Paradise Lost



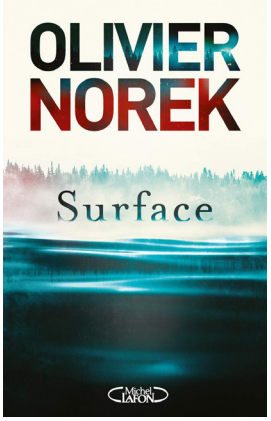
“Vorace”
Guillaume Guéraud
Édition : Rouergue
ISBN : 9782812618413
Chroniqueur : Chris Grès

★★★½☆

Dans “Vorace”, deux histoires se télescopent. Tout d’abord, une étrange entité, que tous appelleront bientôt «la Bête», fait disparaître, au cœur de Paris, les créatures vivantes. De petits animaux pour commencer, puis de plus gros, puis des bébés, puis des adolescents, puis des adultes, en quantité bientôt colossale. Une sorte de bouche extravagante, tout droit sortie de l’univers de HP Lovecraft ou de Stranger Things, qui happe toute vie sur son passage. Ce monstre, nul ne le voit. “Notre enfant était là sous nos yeux… Et d’un seul coup, il n’était plus là !”. Seul Léo, SDF de 16 ans, le discerne : “Il y eut un tressautement - une étincelle fracturant l’espace et le temps. Un battement de cils - un souffle. Un jaillissement - une gueule immense hors de la nébuleuse. Les mâchoires”. Son chien Tchekhov, aussi, sent cette présence. Dans ce Paris bientôt en proie à la panique, où le comportement des habitants n’est pas sans rappeler celui des Français en période de confinement, Léo rencontre l’amour dans les bras de Cosmina, Roumaine qui vit, avec sa famille, de larcins et de combines. Alors que la ville tremble, les deux jeunes gens brûlent de désir, alors que la ville se noie dans la peur, ils plongent dans la jouissance…

Au présent, en phrases et en chapitres courts, comme une succession de scènes cinématographiques, Guillaume Guéraud déploie sa double intrigue, l’horreur croissant jusqu’à l’apocalypse, l’amour grandissant jusqu’à la pureté absolue de la passion. L’auteur glisse dans son récit ses piques à l’égard du monde politique, de la situation sociale. L’armée, la police, les scientifiques, les médias, rien ni personne ne peut endiguer la menace. Et si “la Bête” ne faisait, en fait, que porter le coup de grâce à un monde si froid, si déshumanisé qu’il était déjà à l’agonie ?

À lire en écoutant “Scream Bloody Gore” de Death



“Surface”
Olivier Norek
Édition : Pocket
EAN : 9782266287999
Chroniqueur : Chris Grès

★★★★☆

Olivier Norek confirme à chaque livre son grand talent d’écrivain et son sens de l’empathie. Avec “Surface”, son cinquième roman, l’ancien membre de la PJ du 93, tisse une intrigue solide et précise, twist final compris, et dessine des personnages forts. Il maîtrise le rythme, sait alterner scènes fortes et spectaculaires, et passages plus lents, sans négliger une touche d’humour au détour de dialogues bien ficelés.

Noémie Chastain, capitaine de police, cheffe de groupe aux stups, est défigurée suite à une intervention conclue par un coup de fusil à bout portant. Dès lors, sa hiérarchie ne veut plus la voir au Bastion, vaisseau amiral de la police française, successeur du fameux 36, quai des Orfèvres. Son visage en lambeaux évoque trop les risques du métier, les dangers qui guettent les forces de l’ordre. Direction Avalone, Aveyron, pour ausculter le commissariat local, menacé de fermeture tant il semble inutile au cœur de cette région tranquille…

Abandonnée par son compagnon, seule au milieu de nulle part, quasi incapable d’utiliser son arme, Noémie, devenue No, est perdue… Une affaire de disparitions d’enfants, échappée des limbes du passé, jaillie des profondeurs d’un lac artificiel, surgit pour réveiller ses instincts de flic…

“Surface” narre, au-delà de l’enquête, la remontée à la surface d’une femme brisée qui retrouve dans le décor naturel de la France périphérique, dans le rythme tranquille de la province, le goût de la vie. Cette résurrection, personnelle comme professionnelle, fait de No un personnage fragile, hésitant, ballotté, admirablement animé par Olivier Norak.

Olivier Norek, par petites touches, décrit les mesquineries du monde contemporain, les lâchetés ordinaires, le racisme banal et assumé, les coups bas et les manœuvres peu glorieuses. Les protagonistes font face à des choix compliqués, où chaque option est mauvaise, porteuse des germes d’un malheur sans cesse plus grand. En bon auteur de polar, il peint les noirceurs d’aujourd’hui dans lesquelles les gens bien essaient de surnager, de rester à la surface pour ne pas être happés par leurs propres ténèbres.

À lire en écoutant... “Chaos AD”, de Sepultura

“Kodex Metallum”
Maxwell & Alt236
Édition : Hoëbeke
ISBN : 9782072914683
Chroniqueuse : MJ

★★★★☆

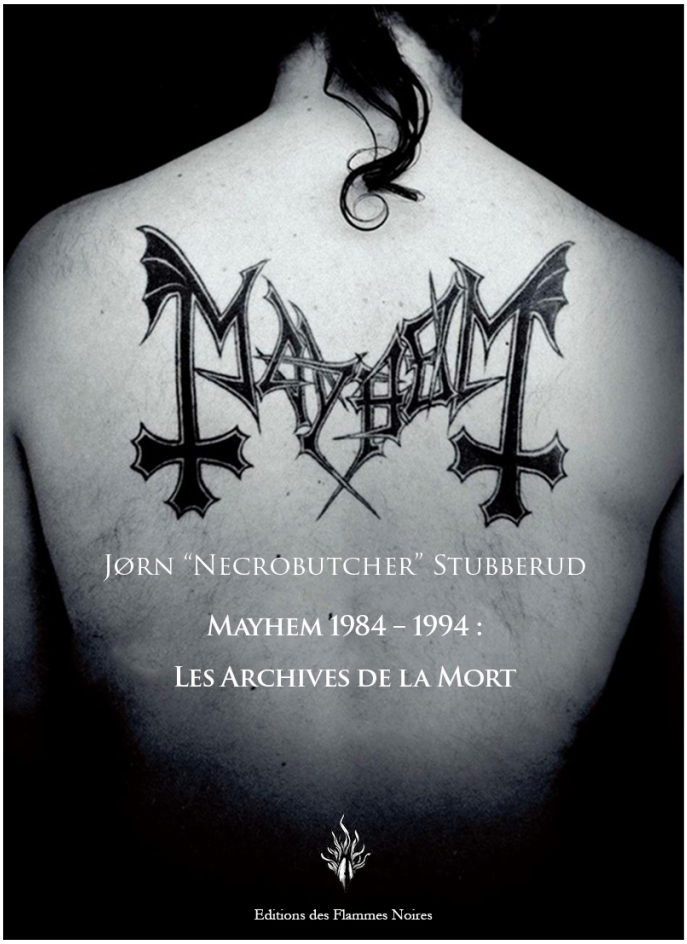
Lorsque deux Youtubeurs associent leurs savoirs afin de sortir un documentaire consacré aux pochettes de Metal, que ce documentaire est visionné, remarqué, apprécié et qu’une maison d’édition leur propose de publier un ouvrage reprenant les idées principales de ce documentaire, on ne pouvait pas mieux rêver s’offrir comme cadeaux sous le sapin cette année que ce bouquin.

Kodex Mettallum nous invite à traverser les contrées mystérieuses d’un univers symboliquement et musicalement puissant. Tel le guide du Maître de Jeu, ce manuel vous permettra de décrypter les emblèmes influents du Metal. Plus de 350 pochettes d’albums ont été cartographiées selon des thèmes connus des amoureux du style. On analyse chaque artwork de manière précise en rapport avec l’image du groupe et ses représentations, on saupoudre le tout de quelques petites anecdotes, on agrémente cela de somptueuses enluminures et on obtient un très bel ouvrage de collection que les amateurs du genre se raviront de posséder dans leur bibliothèque (ceci dit c’est aussi un livre à offrir pour Noël à votre belle-mère qui pense encore que le Metal c’est le mal).

Kodex Mettallum met à honneur la culture et la splendeur de cet univers à travers 192 pages richement illustrées tellement faciles et agréables à lire, qu’il nous laisse un infime goût de “trop peu”. Cela dit, ce n’est pas une critique négative que du contraire, mais juste pour souligner que lorsqu’on apprécie le concept, on en veut toujours plus, on a davantage envie d’aller creuser plus loin.

Cet ouvrage ravira les metalleux esthètes amoureux des beaux livres (et ma belle-mère).

À lire en écoutant... les albums cités dans le livre



"Mayhem - Les archives de la mort"
Jørn "Necrobutcher" Stubberud
Édition : Éditions des Flammes Noires
ISBN : 9782957137213
Chroniqueur : Snorri

★★★★★

Après une première sortie en norvégien et en anglais chez Cult Never Dies, voici maintenant la version française.

Necrobutcher, bassiste fondateur du groupe, revient sur les dix premières années de ce groupe mythique avec énormément de photos et d'anecdotes. Mais attention, ceux qui veulent acheter ce livre pour y trouver des polémiques peuvent passer leur chemin. Ce livre n'est pas prévu pour. Necrobutcher survole les dix premières années de Mayhem, même si il avait quitté le groupe en 1991 pour revenir en 1994.

Que vous soyez fan de Black Metal ou simplement attiré par l'Histoire du Metal, ce livre est fait pour vous !

Le seul défaut, selon moi, est que les "vieux" fans commencent à avoir des problèmes de vues et que c'est écrit en tout petit. Mais bon, on s'y fait !

À lire en écoutant... à votre avis ?